

Qu'on les visite n'importe à quel instant du jour, elles ont toujours fini. Le pieux carrelage de la cuisine semble n'avoir jamais été souillé d'une seule tache : les tables, les chaises, les ustensiles de cuisine semblent n'avoir jamais été dérangés ; et pourtant on fait en ce lieu quatre repas par jour, on y lave la vaisselle, on y fourbit des casseroles, on y fabrique du beurre et du fromage ; mais quand ? comment ? c'est un mystère.

C'était dans une ferme de ce genre que miss Ophélie avait vécu pendant quarante-cinq ans environ, lorsque son cousin l'invita à l'accompagner. Aînée d'une nombreuse famille, elle était encore regardée comme un enfant par ses parents, et la proposition de l'emmener à la Nouvelle-Orléans fut accueillie avec stupeur. Son vieux père à tête grise prit dans la bibliothèque un atlas, pour calculer exactement la longitude et la latitude d'une contrée aussi lointaine ; et afin de connaître les mœurs et les coutumes, il lut un recueil de voyages dans le Sud-Ouest. La bonne mère demanda avec inquiétude si Orléans n'était pas une ville de perversité. Elle n'hésitait pas à la comparer aux îles Sandwich, ou à tout autre pays occupé par des païens.

Le ministre, le médecin, la marchande de modes, surent bientôt que miss Ophélie Saint-Clare parlait de partir avec son cousin pour la Nouvelle-Orléans, et tout le village ne manqua pas de suivre son exemple en parlant de ce projet. Le ministre, qui était partisan de l'abolition de l'esclavage, se demanda si la présence d'une habitante de l'Etat de Vermont parmi les colons du Sud ne les autoriserait pas à persister dans leur déplorable système. Le docteur, auquel l'esclavage était loin de déplaire, fut d'avis que miss Ophélie devait aller à Orléans, pour faire savoir aux indigènes qu'en définitive l'Etat de Vermont ne les jugeait pas trop défavorablement. Il ajouta que les gens du Sud avaient besoin d'être encouragés. Quand on apprit que le voyage était décidé, les amis et voisins de miss Ophélie l'invitèrent à prendre le thé pendant quinze jours consécutifs, et l'interrogèrent à tour de rôle sur ses intentions. Miss Moseley, qui était venue à la maison pour contribuer à la confection de divers ajustements, remarqua l'accroissement prodigieux de la garde-robe de miss Ophélie. On découvrit que Saint-Clare avait donné cinquante dollars à sa cousine pour acheter les vêtements qu'elle désirerait, et qu'il était déjà venu de Boston un chapeau avec deux robes de soie. Tant de faste était-il convenable ? Sur ce point l'opinion publique se partagea. Les uns prétendaient que les circonstances excusaient cet étalage, que c'était bon pour une fois. D'autres soutenaient qu'on aurait mieux fait d'envoyer les cinquante dollars à la société des missions. On s'accordait à admirer une des robes de soie, qui se tenait toute seule, et un parasol envoyé de New-York. On citait aussi un mouchoir de poche orné de dentelle, on ajoutait même que les coins en étaient brodés ; mais ce dernier fait n'a jamais été constaté, et reste obscur encore aujourd'hui.

Miss Ophélie, telle que nous la voyons à bord du steamer, était vêtue d'un habit de voyage de toile brune. Elle était grande, carrée, anguleuse. Elle avait des traits maigres et pointus, des lèvres serrées, indiquant des résolutions bien arrêtées ; ses yeux noirs et perçants erraient sur tout ce qui l'environnait, avec une expression d'inquiétude perpétuelle, comme si elle eût cherché quelque chose à mettre en ordre. Tous ses mouvements étaient secs, décidés, énergiques. Elle ne causait pas volontiers, mais ses paroles allaient droit au but. C'était dans toutes ses habitudes un type d'ordre, de méthode, d'exactitude. Elle était réglée comme une pendule, inexorable comme une locomotive, et elle avait un souverain mépris pour tous les caractères con-